Vol 22 No 9 | 9 au 23 novembre 2021

GRATUIT Bilingue et interculturel
English version at the back

La Source
forum de la diversité

La Source – www.thelasource.com – Depuis 1999

Plus de 800 ans après, la suite de Fibonacci continue de fasciner

par DAPHNÉ DOSSIOS

En 1202, Leonardo Pisano introduit au monde occidental la fameuse suite de Fibonacci. À l'occasion du jour de Fibonacci, qui aura lieu le 23 novembre prochain, trois scientifiques de Vancouver tentent d'éclaircir les origines et l'omniprésence de cette suite mathématique dans nos vies.

« Quand je tombe sur un chou *romanesco* au supermarché, je peux le fixer du regard pendant plusieurs minutes tellement c'est fascinant », s'extasie Nicola Fameli, biophysicien à l'Université de Colombie-Britannique (UBC) et président de l'association savante ARPICO. Mais quelle mouche a bien pu piquer le biophysicien ? Le responsable n'est pas un insecte mais bel et bien une série de nombres très particulière : la suite de Fibonacci.

Comme l'explique Nicola Fameli, lorsque que l'on compte le nombre de spirales qui structurent les bourgeons du chou *romanesco*, on tombe invariablement sur un nombre de Fibonacci. Il en va de même pour les spirales qui forment la tête d'un tournesol ou le nombre de pétales qui constituent la plupart des fleurs. Les exemples pleuvent en botanique, comme en biologie d'ailleurs, en architecture ou en astronomie, pour ne citer que quelques domaines.

Comprendre la suite de Fibonacci est relativement aisé. « Chaque nombre est le résultat de la somme des deux derniers », exprime le scientifique. En commençant avec 0 et 1, on obtient ainsi 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34… etc. Malgré sa simplicité apparente, les esprits les plus brillants de la planète s'interrogent encore aujourd'hui sur cette série de nombres.

Des origines troubles

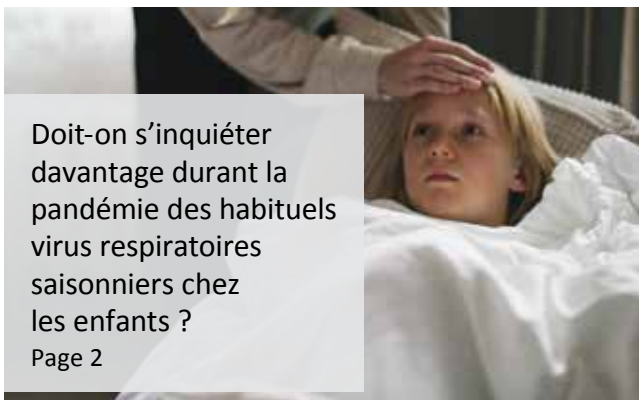
Le retraçage historique de la suite fait partie de ces énigmes irrésolues. Contrairement à ce que son nom suppose, la suite n'a pas été découverte pour la première fois par Fibonacci (de son vrai nom Leonardo Pisano). « Un article scientifique [écrit par un chercheur indien] démontre que la suite de Fibonacci était déjà présente dans la métrique et la poésie indienne en l'an 600 ou 800 après J.-C », raconte Nicola Fameli. Un livre dédié à Fibonacci intitulé *The Man of Numbers* révèle même que la suite serait apparue autour de 450 et 200 avant J.-C., dans un ouvrage écrit par le mathématicien Indien Pingala.

Des siècles plus tard – vers 1200 après J.-C – Leonardo Pisano découvre le système de mathématique hindo-arabe au cours d'un voyage en Algérie. « Maintenant, est-ce que Fibonacci a pris connaissance de la suite en entrant en contact avec le système de mathématique hindo-arabe, ça nous ne le savons pas », souligne Nicola Fameli. Une chose est toutefois certaine : de ses voyages en Méditerranée, Fibonacci rapportera le système de numérotation arabe que nous utilisons aujourd'hui, provoquant ainsi une véritable révolution mathématique en Europe.

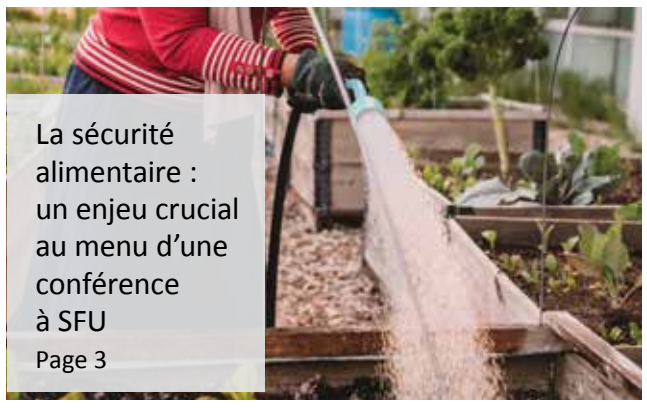
Mère Nature mathématicienne ?

Beaucoup se sont attachés à expliquer pourquoi la suite se retrouve si fréquemment dans

Voir « Fibonacci » en page 8 ➤



Doit-on s'inquiéter davantage durant la pandémie des habituels virus respiratoires saisonniers chez les enfants ?
Page 2



La sécurité alimentaire : un enjeu crucial au menu d'une conférence à SFU
Page 3

Le sort des femmes iraniennes, une source d'inspiration pour Ati Ahkami, une sculptrice irano-canadienne
Page 7

Contribution

Les antibiotiques ne viendront pas à bout du rhume

Pas de remède miracle contre le rhume et la grippe chez les enfants, mais certains gestes peuvent aider

Le temps froid est à nos portes, et avec lui arrive la saison du rhume et de la grippe. Après deux ans, ou presque, de lutte contre la COVID-19, le retour des enfants dans les écoles, les garderies et les gymnases et arénas est plus que bienvenu. Toutefois, avec l'assouplissement des restrictions et l'intensification des contacts sociaux, on observe une propagation accrue des habituels virus respiratoires saisonniers.

Ces virus, qui circulent en même temps que la COVID-19, provoquent chez l'enfant de la toux et des symptômes du rhume comme la fièvre, la congestion et le mal de gorge. Bien qu'un rhume occasionnel soit tout à fait normal pour un enfant, le contexte actuel fait en sorte que ces maladies sont liées au stress, à l'anxiété et aux difficultés, et ajoutent au fardeau des familles.

Un enfant qui éprouve des symptômes du rhume et de la grippe devra souvent être gardé à la maison loin de l'école, de la garderie et d'autres activités, puis emmené dans une clinique pour y subir un test de dépistage de la COVID-19. Les parents pourraient aussi devoir passer des nuits blanches à s'occuper de leur enfant malade, en plus de jongler avec leurs obligations personnelles et professionnelles.

Et pour beaucoup, l'épreuve se poursuit malgré un test de COVID-19 négatif.

Chez les enfants, il n'est pas rare que les virus respiratoires continuent d'alimenter les symptômes de rhume pendant des jours, voire des semaines. De plus, en raison de la pandémie de COVID-19, il peut être difficile d'obtenir les soins médicaux nécessaires en personne.

Des parents sont même prêts à attendre de longues heures au service des urgences lorsqu'ils n'arrivent pas à avoir une consultation en personne auprès de leur fournisseur habituel de soins de santé, une expérience qui peut s'avérer stressante pour le parent comme pour l'enfant. En outre, ce phénomène a pour effet d'allonger le temps d'attente pour ceux qui ont réellement besoin de soins d'urgence.

« Pour venir à bout des symptômes du rhume et de la grippe, le temps et la patience sont les meilleurs remèdes. »

Il est possible que certains parents demandent au médecin de prescrire un antibiotique pour leur enfant en pensant qu'il s'agit d'une solution pour éliminer rapidement la fièvre, la toux et les autres symptômes. Malheureusement, les antibiotiques s'attaquent seulement aux infections bactériennes et n'ont aucun effet sur les virus respiratoires. Même que l'administration non justifiée d'un antibiotique peut être dangereuse pour l'enfant et entraîner des effets indésirables comme des maux d'estomac et de la diarrhée.

Soulignons également que l'utilisation injustifiée d'antibiotiques peut nuire à leur action plus tard, lorsqu'ils seront réellement nécessaires.

Bien que la pandémie ait compliqué les choses – tout enfant ayant des symptômes viraux, comme une toux isolée, doit éviter de fréquenter l'école et d'autres endroits jusqu'à leur disparition complète –, le recours aux antibiotiques n'est pas une solution.

Il faut aussi savoir que les sirops et les médicaments contre le rhume et la grippe en vente libre sont habituellement inefficaces, en plus d'être déconseillés chez les enfants de moins de cinq ans.

En réalité, il n'existe pas de remède miracle pour éliminer les symptômes du rhume et de la grippe. De façon générale, ceux-ci diminuent et disparaissent d'eux-mêmes grâce à des traitements de soutien : se reposer, boire beaucoup et contrôler la fièvre et la douleur grâce à des médicaments en vente libre.

En tant que fournisseurs de soins de santé, nous souhaitons aussi que les symptômes du rhume chez l'enfant soient aussi brefs que possible. Il est donc important que son carnet de vaccination soit à jour et, s'il a au moins six mois, qu'il reçoive le vaccin annuel contre la grippe. Cela n'empêchera pas les infections occasionnelles aux virus respiratoires, tout à fait normales chez l'enfant. Pour venir à bout des symptômes du rhume et de la grippe, le temps et la patience sont les meilleurs remèdes.

Si vous avez des inquiétudes concernant les symptômes de votre enfant, parlez-en à votre fournisseur de soins de santé qui pourra vous donner un diagnostic clair et des conseils qui aideront votre enfant à mieux se porter durant la saison du rhume et de la grippe.

Dre OLIVIA OSTROW est urgentologue pédiatrique à l'Hôpital pour enfants malades, directrice associée du Centre pour l'amélioration de la qualité des soins et la sécurité des patients, et professeure adjointe au département de pédiatrie de l'Université de Toronto.

Dre JANET REYNOLDS est médecin de famille à Calgary, en Alberta, et directrice médicale du cabinet de médecine familiale Crowfoot Village.

Source : QUOI Media Group

Le grain de sel de Joseph Laquerre

Soutien aux francophones, aux membres de minorités visibles et aux immigrants à la recherche d'un emploi dans la région Kootenay-Boundary

ENROUTE

En route, un programme en français offert par Kootenay Career Development Society : KCDS

EnRoute propose du soutien aux francophones, aux membres de minorités visibles et aux immigrants à la recherche d'un emploi dans la région Kootenay-Boundary. Le programme de soutien aux francophones collabore avec divers partenaires communautaires et employeurs locaux dans le but d'élargir et d'accroître les possibilités d'emploi des participants. C'est un programme rémunéré de quatre à cinq semaines qui se déroulera à l'automne pour aider à la recherche d'emploi. Pour en savoir plus : programs@kcds.ca ou 250-352-6200

Geneviève Fortin, chargée de projet pour EnRoute, sera présente au centre communautaire de l'AFKO les deuxièmes mardis du mois d'octobre et novembre, soit les 5 et 19 octobre ainsi que les 2, 16 et 30 novembre 2021 de 13h à 16h pour vous rencontrer et répondre à vos questions !

POUR EN SAVOIR PLUS, VISITEZ KCDS.CA
programs@kcds.ca
250-352-6200

KOOTENAY CAREERS

CANADA POST POSTES CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

Visitez La Source en ligne
www.thelasource.com | Twitter/Facebook : thelasource

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Éditrice associée : **Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (sections anglaise et française) **Monique Kroeger**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Frank Abbott, Deanna Choi, Cheryl Olvera, Melodie Wendel-Cook**
Responsable du service administratif **Kevin Paré**
Coordinateur du site Web **Pavle Culajevic**
Site Web **Sepand Dyanatkar, Vitor Libardi, Silvia Pascale**
Médias sociaux **Nathalie Astruc, Geoff Russ**

Conseiller à la rédaction **Denis Bouvier**
Conseiller au format numérique **Saeed Dyanatkar**
Rédacteur principal **Simon Yee**

Graphiste **Helen Luk**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Nathalie Astruc, Xi Chen, Gratianne Daum, Daphné Dossios, Justin Lee, Amélie Lebrun, Isha Ohri, Egemen Doğukan Ongun, Geoff Russ, Katy Thompson, Simon Yee, Robert Zajtmann, Rafael Zen**

Traduction **Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger**
Distribution **Joseph Laquerre, Kevin Paré**

Credits des photos pour la Une
Page 3 : Photo de Tammara Soma
Page 7 : Photo d'Ati Ahkami

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Pour une justice alimentaire qui paverait la voie à un accès à la nourriture pour tous ?

par GRATIANNE DAUM

Comment assurer la sécurité alimentaire ? Qui est ou devrait être responsable d'asseoir les contours du problème et d'en dessiner les solutions ? Ce sont là les deux questions principales que Tammara Soma, professeur adjointe au département de la gestion environnementale et des ressources de l'Université Simon Fraser (SFU), souhaite mettre sur la table à l'occasion d'une conférence sur le sujet diffusée en direct le 23 novembre.

Photo de Tammara Soma

Au coeur de l'action...Tammara Soma, professeur adjointe au département de la gestion environnementale et des ressources de l'Université Simon Fraser (SFU).

Depuis septembre 2020, la facture d'épicerie a augmenté de 3,9 pour cent pour les ménages canadiens, selon Statistiques Canada. En Colombie-Britannique, 41,6 pour cent des répondants ont déclaré avoir recours aux campagnes de promotion pour faire leurs achats alimentaires, d'après une étude de l'Université Dalhousie.

Une approche simple et globale

L'insécurité alimentaire est un terme évocateur, le chiffon rouge qui s'agite devant le taureau qu'est le coût de la vie, terme nonobstant assez large. « Dans le Grand Vancouver il y a une grande disparité entre les personnes qui sont fortunées, qui peuvent se nourrir correctement avec des aliments de leur choix et de leur culture, et ceux qui n'ont pas accès à de la nourriture, ou alors en quantité ou qualité insuffisante » ; c'est ainsi que Tammara Soma définit le fil rouge de son expertise. Sans détour, elle juge inacceptable que des Britanno-Colombiens soient en situation d'insécurité alimentaire alors que la province est riche et une importante productrice agricole.

L'insécurité alimentaire inclut également l'impossibilité de trouver des aliments connus de sa culture. Soit parce qu'ils ne sont pas disponibles dans les restaurants solidaires et les centres de solidarité par exemple. Ou bien parce qu'ils ne le sont plus pour des raisons sociétales. Les recettes traditionnelles peuvent disparaître, ou bien les connaissances peuvent ne pas être transmises aux générations futures, comme dans la culture orale des communautés autochtones.

Repenser la valeur de la nourriture

Pour expliquer l'angle islamique et autochtone de son travail, elle révèle qu'elle est musulmane et que dans sa confession, « on ne peut pas être musulman lorsque son voisin a faim ». Et considérant les Britanno-Colombiens comme ses voisins, ceux en précarité alimentaire se sont inscrits de facto dans ses travaux de recherche.

Pour ce qui est de l'approche autochtone, la raison est double. D'abord, parce qu'une très grande majorité des personnes dans la situation précitée sont de cette origine, au nombre de 4 millions au Canada, indique-t-elle. Ensuite, parce qu'en conduisant des sondages pour ses recherches au sein du *Food Systems Lab* (Laboratoire sur les systèmes alimentaires) de SFU, dont elle est la directrice de recherche et cofondatrice, elle a beaucoup été au contact d'Anciens, avec qui elle a appris que pour eux, « la nourriture est thérapeutique ». Or, rappelle-t-elle, certaines personnes n'ont pas de quoi manger.

C'est ce qui l'a amenée à repenser son approche de la sécurité alimentaire : penser au-delà du produit commercialisé et considérer plutôt la nourriture comme un liant, et ainsi atteindre ce que l'on pourrait appeler la pérennité alimentaire. « C'est comme dans la culture francophone, la nourriture c'est la famille, manger ensemble, c'est votre identité », affirme Tammara Soma. Elle désire associer la nourriture au lieu de résidence, à une culture, à une identité, en lui attribuant une autre valeur que l'on peut qualifier de morale. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle son discours est ponctué du concept « justice alimentaire ».

Photo par Gratianne Daum

Art de rue urbain sur l'alimentation.

Nourriture et justice pour tous

Et le rôle des banques alimentaires dans cette équation ? C'est le pessimisme sur lequel beaucoup semblent se reposer. Pour autant, sont-elles une solution ou un cache-misère ? Tammara Soma est d'accord avec le fait qu'elles ne devraient pas être considérées comme une solution. Les gouvernements se doivent d'agir pour que personne n'ait besoin d'y recourir.

C'est pourquoi la directrice de recherche du *Food Systems Lab* émet le souhait appuyé de voir des décideurs politiques dans le public de sa conférence pour qu'ils puissent « mieux comprendre certaines des difficultés que des personnes éprouvent et qu'ils fassent de cette question une priorité parce qu'après tout, c'est la chose que nous faisons tous, n'est-ce pas ? Manger. On mange tous, on en a tous besoin », dit-elle d'un ton doux mais ferme. « Le Canada est signataire de la Déclaration des Droits de l'Homme et cela inclut l'accès à la nourriture. C'est un droit. Et le gouvernement canadien devrait faire tout ce qui est en son pouvoir plutôt que se reposer sur les œuvres caritatives ».

Le message de Tammara Soma se résume à la justice alimentaire pour tous, et que chacun devrait s'en soucier.

« Je ressens une très grande responsabilité envers mon pays et envers les participants à mes études. Essayer de faire changer les lois est une grande responsabilité, mais c'est ma responsabilité de porter l'attention (sur cette cause) de par le savoir dont je dispose », conclut-elle.

Événement gratuit à suivre en direct en ligne le mardi 23 novembre à partir de 18 h 30. https://events.sfu.ca/event/25689-setting-the-table-for-food-justice-with-tammara

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web

(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

Le froid

Pour tout vous dire, car j'ai envie de tout vous dire, je crains le froid. En fait j'ai horreur du froid. Le froid m'effraie. L'idée d'avoir froid m'horripile à tel point que j'en ai des bouffées de chaleur qui me donnent des frissons et des sueurs froides. Le froid me fait cet effet où j'en arrive à croire que le monde est mal fait. Mais, que je le veuille ou non, le froid est là et, d'une manière ou d'une autre, je dois m'y faire.

Nous sommes en automne, pas encore en hiver, et déjà je me plains du froid. Imaginez ce que cela va donner dans deux mois. Je serai sans doute gelé et incapable de garder mon sang-froid quand on atteindra des températures au-dessous de zéro. Le gel me gêne. Il me fait froid dans le dos. Bien des personnes, je le reconnais, ne craignent pas le froid. Je les envie. D'autres en raffolent. Je les admire. Certains admettent que ça ne leur fait ni chaud ni froid. Tant mieux. Mais, néanmoins, force est d'admettre que le mot froid a une résonnance négative, voir péjorative. Par exemple, il est évident qu'on ne peut battre le fer pendant qu'il est froid. On parle de froid, dans les relations, lorsqu'une mésentente s'invite entre deux parties. Quand des pays sont en froid, à couteaux tirés, on saute sur l'occasion pour parler de guerre froide. C'est vous dire jusqu'à quel point le mot froid a mauvaise réputation.

Lorsque je parle du froid, j'en parle en connaissance de cause. Mon séjour de six semaines passées dans le Grand Nord canadien m'a enseigné plusieurs choses sur le sujet. Pour commencer j'ai vite compris que le froid du Nord n'est pas fait pour moi. Mais j'ai aussi découvert que les gens du Nord sont des gens chaleureux qui n'ont pas froid aux yeux. De plus j'ai compris que ce n'est pas parce qu'il fait un froid de canard qu'on puisse dire pour autant qu'il fait un temps de chien. Pour les avoir côtoyés de près au Yukon comme au Nunavut ou dans les Territoires du Nord-Ouest, je peux vous assurer que pour cette espèce canine domestiquée, un froid de loup ne leur fait pas peur. En fait, ils adorent ça. Faut les voir cavaler à toute allure, tirant un traîneau sous des températures atteignant parfois moins trente degrés, pour constater jusqu'à quel point le froid les indiffère. Tout *musher* (meneur de chien) qui se respecte vous le dira : un chien de traîneau qui craint le froid est un chien de salon mal entraîné.

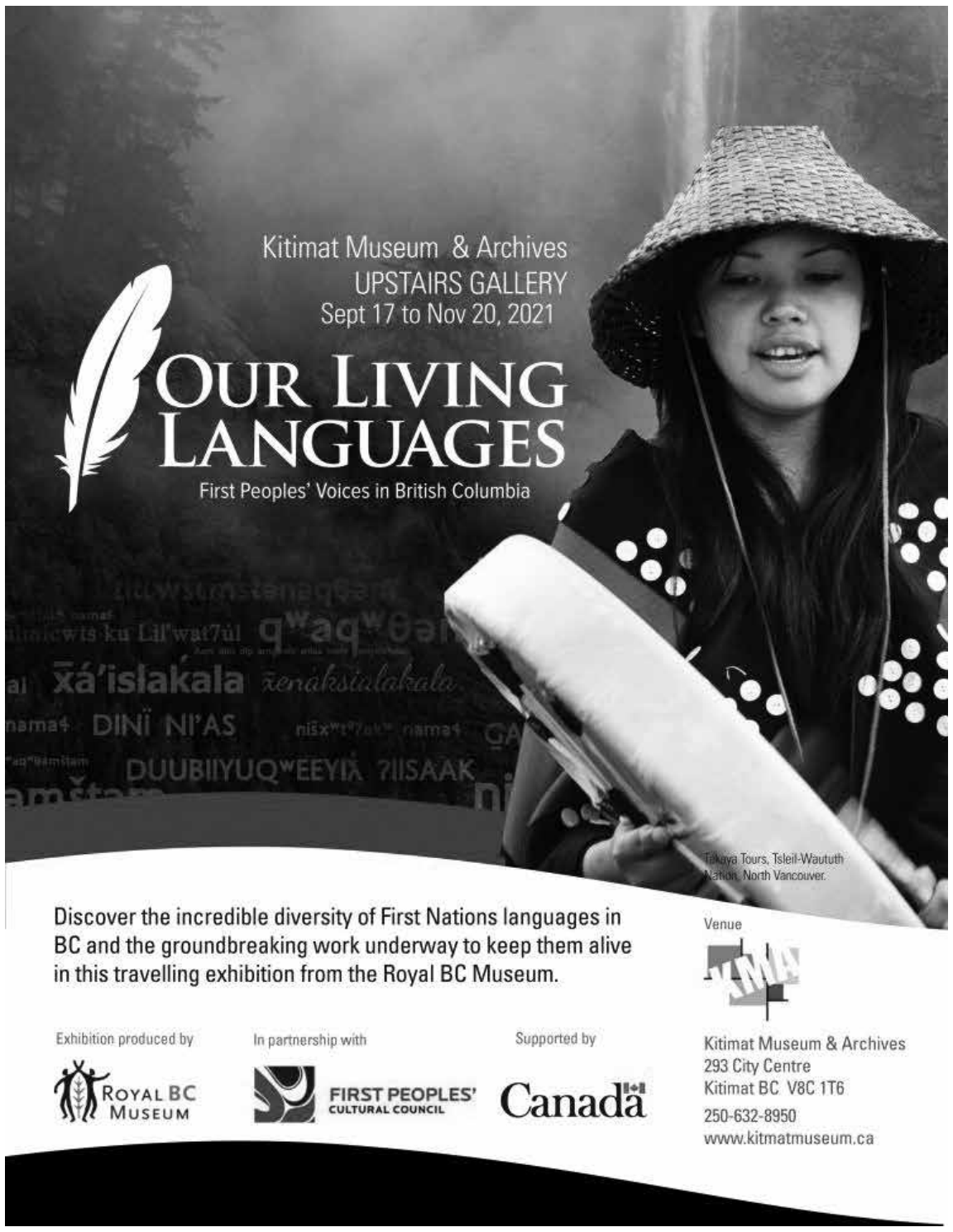
« C'est bien beau ça, mais face au froid qui te dérange tant, que comptes-tu faire ? », m'a demandé un de mes anciens collègues de bureau alors que les premiers froids de l'automne faisaient leur apparition. Face à cette question, au demeurant fort pertinente, cueilli à froid, j'ai eu du mal à répondre de façon cohérente. J'avais le sentiment d'avoir une patate chaude dans la bouche. Tout en gardant la tête au-dessus du pergélisol, je me suis mis à réfléchir sérieusement sur la question qui consiste à pallier ma réticence au froid. Oui, que faire ?

> Face au froid, je vais désormais adopter cette attitude. Je m'en vais l'ignorer.

Sachant que je ne peux pas compter sur les pontes des questions environnementales, qui se sont réunis à Glasgow au cours de la conférence internationale sur les changements climatiques (COP26), puisque ces gens-là sont plus intéressés à refroidir la planète plutôt qu'à la réchauffer, je me suis mis à la recherche d'autres solutions. La première qui m'est venue en tête semble d'une évidence enfantine : m'habiller plus chaudement. Oui, ce n'est pas sot, mais voilà, chez moi j'aime me promener tout nu, donc pas question de porter un fardeau de vêtement. Autre possibilité : monter le chauffage. Ah ! Non. Il n'est pas question que je pollue davantage la planète en utilisant un supplément d'énergie. Ou encore : passer l'hiver dans des pays chauds. C'est ça, fuir face à l'adversité. Il n'en est pas question. La lâcheté ne fait pas partie de mon vocabulaire et, surtout, j'admets ne pas en avoir les moyens. Non, ma solution repose sur le principe de Gordon Liddy, un des *plombiers* du Watergate sous l'administration de Richard Nixon. Alors qu'il faisait une démonstration de sa résilience en mettant sans broncher sa main au-dessus de la flamme d'une bougie, quelqu'un lui demanda quel était son secret. Il répondit, froidement : « *The idea is not to mind* ».

Face au froid, je vais désormais adopter cette attitude. Je m'en vais l'ignorer. Je vais faire comme s'il n'existait pas, en espérant qu'une fois pour toute il me laissera tranquille. Il en est de même avec la pluie dont, vous ne perdez rien pour attendre, je ne vous ai pas encore parlé.

« Tout musher *(meneur de chiens) qui se respecte vous le dira : un chien de traîneau qui craint le froid est un chien de salon mal entraîné. »*



Joignez-vous à La Source

Veuillez nous envoyer votre curriculum vitae, une lettre de motivation et un échantillon de votre travail.
info@thelasource.com

LE PROGRAMME DE NOVEMBRE À LA BOUSSOLE

Toutes nos activités sont sur donation libre.
Inscription obligatoire sur Eventbrite.

Lundi 1er :
Cours d'anglais avec Michael – 9h à 10h – sur ZOOM
Matin expression artistique – 9h30 à 12h – 312 Main

Mercredi 3 :
Informatique ludique – 14h30 à 16h30 – 312 Main
Vendredi 5 : Cours d'anglais avec Vincent – 11h à 12h – 312 Main

Lundi 8 :
Cours d'anglais avec Michael – 9hà- 10h – sur ZOOM
Repas Francophonie aux 1000 saveurs – semaine de la francophonie – 12h30 à 14h30 – 312 Main

Mercredi 10 :
Expression bilingue – francophonie aux 1000 origines – 14h30 à 16h30 – 312 Main

Vendredi 12 :
Cours d'anglais avec Vincent – 11h à 12h – 312 Main

Lundi 15 :
Cours d'anglais avec Michael – 9h à 10h – sur ZOOM
Matin expression artistique – 9h30 à 12h - 312 Main

Mercredi 17 :
Atelier bricolage – 14h30 à 16h30 – 312 Main

Jeudi 18 :
Atelier écriture – 17h à 18h – 312 Main

Vendredi 19 :
Cours d'anglais avec Vincent – 11h à 12h – 312 Main

Lundi 22 :
Cours d'anglais avec Michael – 9h à 10h – sur ZOOM
Matin expression bilingue – 9h30 à 12h – 312 Main

Mercredi 24 :
Informatique ludique – 14h30 à 16h30 – 312 Main

Jeudi 25 :
Atelier écriture – 17h à 18h – 312 Main

Vendredi 26 :
Cours d'anglais avec Vincent – 11h à 12h

Lundi 29 :
Cours d'anglais avec Michael – 9h à 10h – sur ZOOM
Matin expression artistique – 9h30 à 12h – 312 Main
Session emploi – 16h30 à 17h30 – sur ZOOM

CONTACTEZ-NOUS
www.lbv.ca
312 Main st, Vancouver BC
604-683-7337
laboussole@lbv.ca

LA BOUSSOLE
CENTRE COMMUNAUTAIRE FRANCOPHONE

Photo de Tangaj Dance

BLOT, le corps pour nous définir

par GRATIANNE DAUM

S'il est des personnes inoculées par la composante « contamination » de la pandémie qui se transmet d'un aspect de nos vies à un autre, ce sont bien deux artistes, les deux danseuses de leur présente création, *BLOT – body line of thought* (Lignes de pensées corporelles en français). Celle-ci est inspirée par le microbiote humain et les mécanismes de réactions internes et externes du corps. Réactions biologiques qui selon elles nous définissent, et non notre société et ses idiomes.

Entretien avec la Vancouvéroise Vanessa Goodman et l'artiste d'origine polonaise Simona Deaconescu, les chorégraphes du spectacle, qui sera présenté lors de la 13e biennale *Dance In Vancouver*, organisée par le centre de danse Dance House et qui se tiendra du 24 au 28 novembre.

Le microbiote au coeur des échanges

Porteur de virus, possible porteur de virus, non-porteur de virus ; nos corps ont un microbiote unique qui en est venu à définir identités, échanges sociaux, et *in extenso*, les préoccupations mentales de tout un chacun dans le contexte de la pandémie de la COVID-19.

Partant de ce postulat, les deux femmes ont conçu une série de séquences explorant le mouvement en lien avec les micro-organismes du corps, « fort et fragile à la fois » comme elles l'indiquent. Elles expliquent être très intéressées par ce qu'elles qualifient de technologie biologique du corps, corps qui peut être altéré par son environnement, ce qu'elles trouvent être très pertinent à l'heure actuelle.

« Quand on touche une personne avec notre peau, les bactéries qui y sont à la surface entrent en contact. Cet échange est puissant à plusieurs niveaux. Cela peut être simplement un contact. Mais cela peut aussi altérer notre système immunitaire si la personne en face est porteuse de quelque chose qui pourrait faire que notre système ne réagisse pas bien », exprime Vanessa Goodman. « C'était intéressant de tenir en compte les aspects plus profonds et intimes de nos corps, qui nous font nous sentir ou agir d'une certaine façon. L'idée que notre corps soit relié de façon invisible avec notre microbiome est au cœur de *BLOT* », ajoute Simona Deaconescu.

Faire danser son microbiote

En plus d'en être les deux seules danseuses, elles ont aussi donné de leur personne exposant leur microbiote à la vue de tous. Pendant un mois, elles ont cultivé leurs bactéries, qu'elles ont ensuite mises en culture dans une boîte de Pétri utilisée en chimie. Cette culture a généré une « chorégraphie imagée » qui est diffusée sur trois télévisions faisant partie de la scénographie. « On a pensé nécessaire de considérer le corps comme un ensemble qui ne peut exister sans les micro-organismes qu'il contient. *BLOT* exprime ce concept selon lequel nous ne sommes pas un corps, mais plusieurs en un. Et il nous fallait voir ces multitudes, et les observer grandir et travailler ensemble », explique Vanessa Goodman. « Cette expérience a été l'un des points forts de la recherche pour *BLOT*, et l'on doit admettre que c'était à la fois amusant et surprenant », ajoute Simona Deaconescu. L'effet de surprise l'est également pour le spectateur, amplifié par une bande sonore électronique de Monocube, qui transporte dans un monde clairement intérieur, « une prolongation de leurs corps » selon elles.

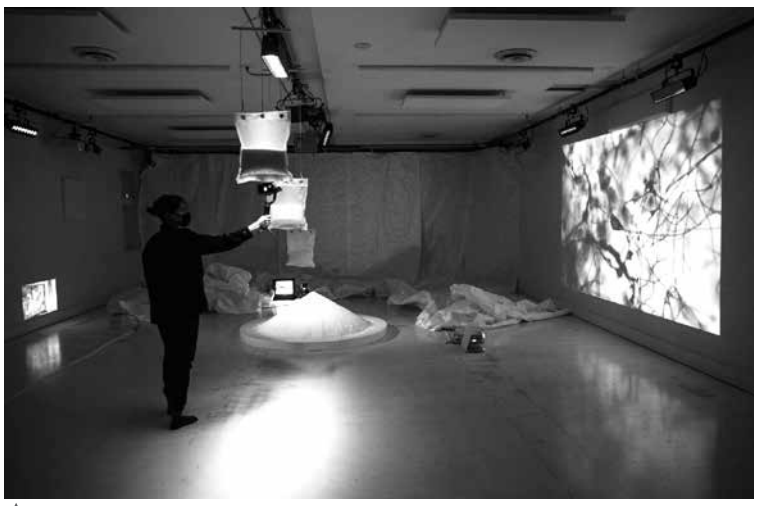


Photo de Tangaj Dance

Scénographie du spectacle BLOT.

Tout mettre à nu

Comme indiqué par les organisateurs, « le spectacle analyse comment l'existence humaine est traduite par le langage au moyen de procédés de dépendance et de contrôle ». Les deux danseuses évoluent sur scène autour de mots écrits sur des pancartes, pour mettre en exergue qu'ils sont des créations de nos sociétés servant à nous définir, ce qu'elles cherchent à remettre en question. Pour elles, ce sont nos bactéries et leurs interactions qui nous définissent. Aussi, elles ont fait le choix de danser nues, parce qu' « en fait, nos corps sont couverts de milliards de micro-organismes », déclare Simona Deaconescu . Pour Vanessa Goodman, elles sont ainsi sans « habillages sociétaux ».

Avec cette œuvre, elles souhaitent « encourager le public à repenser leur vision du corps humain, loin de ses significations sociétales, mais en tant que système intelligent qui nécessite que nous coexistions afin de vivre en équilibre avec notre habitat ».

Cela va dans le sens de ce que pense Vanessa Goodman sur la ligne directrice de cette édition : Pourquoi se réunir, pourquoi observer, pourquoi danser ? Elle répond : « Simplement parce que cela nous permet de ressentir, ce qui est une qualité essentielle si l'on veut vivre dans une communauté qui fonctionne avec compassion et attention ».

Initialement conçue pour être réalisée en personne au milieu des écrans diffusant les images de culture bactériologique, la chorégraphie sera elle aussi sur écran dans le cadre de la biennale en raison de la pandémie.

Spectacle gratuit du 24 au 28 novembre. Informations complètes sur le site www.thedancecentre.ca

Coup de coeur francophone

De Flore : duo de musiciens de coeur

par NATHALIE ASTRUC

Le duo québécois De Flore transportera le public dans son univers onirique tout en contraste lors du Coup de coeur francophone au Centre culturel francophone de Vancouver. Rencontre avec Sarah-Anne Lacombe et Mathieu Gauthier.

Né il y a quatre ans, le duo pop De Flore, composé de Sarah-Anne Lacombe et de Mathieu Gauthier, vient d'un village aux abords de la rivière des Outaouais.

« C'est quelque chose de trouver un nom qui va nous suivre longtemps. On voulait quelque chose qui puisse évoluer avec le temps, qui puisse incarner le changement, la transformation, avec les saisons. C'est là que nous est venu De Flore. Ce n'est pas restrictif et ça nous a mené à nous sentir libres d'aller dans la direction où l'on veut finalement », explique Sarah-Anne Lacombe.

Mathieu Gauthier a d'abord travaillé avec d'autres musiciens : « Il a fallu que je fasse des choix. Avec la pandémie et l'arrivée de notre petite fille, j'ai dû faire des choix, pour le mieux. Mais j'ai vécu de bons moments avec d'autres groupes comme Ilam, un chanteur sénégalais, basé à Montréal, avec qui j'ai eu la chance de jouer de la basse. C'est beau de servir la vision de quelqu'un d'autre mais c'est un autre délire complètement de polir sa propre vision. C'est plus facile de servir la vision des autres. Tu proposes des choses. Quand c'est ton projet de coeur, c'est *deep*. »

Photo du Centre culturel francophone

Le duo De Flore se présentera pour la première fois sur scène en personne.

Des parcours complémentaires

Pour Mathieu Gauthier, l'aventure musicale démarre sur les bancs d'école : « J'ai eu la culture de la musique vers la fin de l'école secondaire/ début d'université. C'est là vraiment que mon obsession a commencé. C'est pour le mieux, c'est tellement quelque chose de spécial à porter. J'ai décidé de me céder complètement à la musique. Ça m'a fait un bien énorme. »

Sarah-Anne Lacombe était plus axée sur l'écriture : « Moi, c'est toujours la plume qui m'a interpellée, ça fait longtemps que j'écris des textes, de la poésie. La musique est entrée dans ma vie plus concrètement en même temps que Mathieu est entré dans ma vie en général. Il a apporté avec lui la musique. Ça fait beaucoup plus longtemps qu'il est dans ce délire-là. Je viens d'une famille très mélomane. On a toujours baigné dans la musique mais faire ça plus sérieusement, je n'avais pas considéré cette possibilité-là. »

Et Mathieu Gauthier de rajouter qu'elle chantait très bien depuis le début, sans doute grâce à sa famille : « C'est le genre de famille qui mettait de la musique, qui faisait la vaisselle et qui faisait soudainement des harmonies ensemble pour le plaisir. »

Le plus important pour Sarah-Anne Lacombe : « C'est plus l'intuition, le *feeling* qui me portent en ce moment. » Mathieu Gauthier renchérit à propos de la technique : « On n'a pas de formation poussée en musique : on est des musiciens de coeur. »

Une vision tout en contraste

« Pour le premier EP, on s'est penchés sur les thématiques très contrastées. On parle beaucoup de la vie et de la mort, du doute et de la certitude, de l'amour et de la trahison. On est allés jouer avec ces contrastes pour le premier EP. C'est comme ça qu'on arrive à peindre le contour de nos vies finalement. Ça nous interpelle beaucoup parce que c'est dans ces moments-là qu'on peut faire ressortir quelque chose », explique Sarah-Anne Lacombe.

Cette tendance est en passe de devenir l'identité de De Flore pour Mathieu Gauthier : « C'est un côté existentiel, contemplatif. On flotte dans nos pensées et réflexions. C'est un élément qui va revenir dans le futur. »

L'avenir de De Flore sera sous le signe de la qualité, selon Sarah-Anne Lacombe : « En ce moment, on travaille sur la production d'un single. On prend le temps avec ça. On aimerait sortir un EP l'année prochaine. Mais pas de pression, on veut le faire à notre rythme pour rendre quelque chose dont on est contents et que les gens apprécient. »

De Flore sera pour la première fois sur scène en personne à Vancouver. Une relation que Sarah-Anne Lacombe et Mathieu Gauthier ont hâte d'avoir. De Flore sera en concert le 20 novembre sur la scène de Kay Meek Arts Centre.

Pour plus d'informations : www.lecentreculturel.co

Quand l'amour est sculpté dans la matière

par AMÉLIE LEBRUN

Pétrir les émotions dans la terre cuite et représenter la force et la liberté des femmes par ses sculptures élancées.

En apprenant à travailler l'argile, Ati Ahkami s'est ouvert un nouveau monde où les rêves et les émotions prennent forme. Et sous ses mains agiles naissent des statues de terre cuite dont l'expression et le drapé sont autant d'odes à la liberté. Exposées dans le cadre de l'*Eastside Cultural Crawl*, sur rendez-vous du 12 au 14 novembre, puis en entrée libre du 18 au 21 novembre, les œuvres d'Ati Ahkami inspirent autant qu'elles impressionnent.

> Lorsque je sculpte, je cherche … à montrer que les femmes sont des personnes talentueuses, courageuses et libres…
>
> *Ati Ahkami, sculptrice*

Sublimer et puis aider

Passionnée et investie dans l'aide et la scolarisation de jeunes enfants, diplômée de l'Université de Téhéran en administration des entreprises, et détenant également un diplôme en puériculture, Ati Ahkami s'est tournée vers la poterie pour faire le deuil de sa mère. Et, en pétrissant l'argile pour panser ses blessures, l'artiste a pu sublimer ses émotions tout en continuant d'aider de nombreux enfants de la province du Sistan Baloutchistan au sud de l'Iran. « J'ai été propriétaire de deux [garderies privées] et j'ai travaillé comme propriétaire-gestionnaire [de ces centres] avec 200 enfants âgés de 1 à 12 ans pendant 20 ans. Je me suis mise à la sculpture bien des années plus tard […] », raconte l'artiste irano-canadienne. Et c'est à Vancouver, aux côtés de Parvaneh Roudgar, artiste-sculptrice accomplie formée en Italie qu'Ati Ahkami a pu apprendre et parfaire son art et son style pendant dix ans. « Une amie m'a présentée à Mme Roudgar, ce qui s'est avéré être la plus belle rencontre de ma vie. J'ai étudié avec elle pendant plus de dix ans. Parvaneh Roudgar est une grande sculptrice, une professeure merveilleuse et sa gentillesse et son soutien sont ce qui m'a poussée à suivre les cours », précise-t-elle.

Photo d'Ati Ahkami

Les sculptures d'Ati Ahkami sont des poèmes de terre cuite…

Grâce à cette heureuse rencontre, l'esprit libre d'Ati Ahkami a pu s'épanouir artistiquement tout en continuant à aider de nombreux enfants à des kilomètres des côtes verdoyantes de Vancouver. « [Mes expériences en puériculture] influencent mon [travail] aujourd'hui, puisque je donne la totalité [des bénéfices] des ventes de sculptures aux enfants dans le besoin au Sistan Baloutchistan. Ces deux dernières années, j'ai aidé à envoyer des produits alimentaires à plus de 1000 familles comptant au moins six enfants, plus de 200 chaussures pour les enfants et 120 fournitures scolaires. Avec tout cela en tête, je mets beaucoup de passion dans mon travail », explique Ati Ahkami.

Poèmes de terre cuite

Et, au-delà de ce dévouement pour le développement et la scolarisation d'enfants les plus démunis, les sculptures d'Ati Ahkami sont des poèmes de terre cuite chantant les louanges de la résilience, de la liberté et de l'amour partagé. La force et la liberté de mouvement exprimées dans ces corps et visages nus aux tons cuivrés sont un hommage à la liberté. « Je viens d'un pays où, au cours des quarante dernières années, le gouvernement a réprimé les femmes en les couvrant physiquement et en cherchant à réduire leur âme au silence. Lorsque je sculpte, je cherche à représenter ces femmes et à montrer que les femmes sont des personnes talentueuses, courageuses et libres, capables de penser par elles-mêmes. Que les femmes ne devraient pas avoir besoin de se couvrir les cheveux et de faire taire leurs voix et leurs talents. Que le pouvoir est intrinsèque à ces femmes et non au gouvernement qui essaie de les contrôler », raconte Ati Ahkami. Mais la force de ces femmes drapées et ces amants enlacés traduisent également un espoir infaillible en l'humanité. « J'aime représenter la nature humaine et l'amour que les gens partagent. Dans ma nouvelle œuvre intitulée *Trees of Life*, j'ai sculpté des couples sous forme d'arbres et j'ai représenté l'amour et l'affection qui les unissent », ajoute l'artiste. L'espoir et la soif de liberté d'Ati Ahkami sont aussi communicatifs que sa force d'esprit et son talent.

Photo d'Ati Ahkami

La nouvelle oeuvre d'Ati Akhami : Trees of Life *sont des sculptures de couples sous forme d'arbres représentant l'amour et l'affection qui les unissent.*

Pour plus d'informations, consultez www.culturecrawl.ca/artists/ati-ahkami

Project Fire Flower

Les feux d'artifice au bout des doigts

par NATHALIE ASTRUC

Rendre accessible des objets dynamiques aux personnes aveugles et malvoyantes mais aussi stimuler différemment ses sens envers les arts est le pari du *Project Fire Power*. Cette exposition tactile, végétale et pyrotechnique est à découvrir à la galerie Grunt jusqu'au 11 décembre.

Photo de grunt gallery

Le clou de l'exposition est constitué de neuf panneaux acryliques tactiles, soigneusement gravés et lumineux...

Découvrir la lumière des feux d'artifice par le biais des fleurs et du toucher est l'ambition du *Project Fire Flower*. Cette exposition tactile est une fenêtre sur le processus de recherche évolutif de Collin van Uchelen, psychologue clinicien et passionné de feux d'artifice. Ce dernier développe depuis des années des méthodes tactiles pour traduire les spectacles pyrotechniques, présentées notamment sous le nom de *Fingerworks for Fireworks* lors de la *Celebration of Light* de Vancouver.

Sa pratique artistique est axée sur des approches collaboratives visant à traduire l'art en formes accessibles par les sens non visuels. Il est à l'origine d'une technique tactile innovante pour décrire les spectacles pyrotechniques aux spectateurs ayant une perte de vision, développée en 2014 en collaboration avec Steph Kirkland, directeur de la *Vocal Eye Descriptive Arts Society*. Dans cette approche, des descripteurs formés traduisent le mouvement dynamique des feux d'artifice en « dessinant » leurs formes du bout des doigts sur le dos des spectateurs aveugles ou malvoyants.

Le fruit d'une rencontre

Ce projet est issu d'une rencontre avec Carmen Papalia, artiste engagé dans les causes sociales et membre actif de la communauté. Il a contacté le psychologue clinicien après avoir fait l'expérience de *Fingerworks*. Ayant la tactilité au coeur de sa pratique depuis des années, il a collaboré avec la conservatrice et écrivaine basée à Boston Whitney Mashburn pour son projet *Let's Keep in Touch*.

Carmen Papalia est un artiste vancouvérois de pratique sociale non visuelle souffrant de douleurs chroniques et épisodiques sévères. En 2021, il a cofondé la *Open Access Foundation for Arts & Culture* (OAFAC), une organisation culturelle qui vise à établir une nouvelle norme culturelle en matière d'accessibilité en encourageant les pratiques d'accessibilité créatives et axées sur la justice. Depuis 2009, l'artiste utilise des stratégies d'organisation et d'improvisation pour aborder son accès à l'espace public, à l'institution artistique et à la culture visuelle.

Pour le projet *Fire Flower*, Carmen Papalia et Whitney Mashburn ont fait équipe avec l'architecte et designer Michael Lis et l'artiste en animation vancouvéroise Lianne Zannier pour soutenir van Uchelen dans sa recherche d'une traduction tactile de la pyrotechnie.

L'exploration tactile

À l'image de la visite de Collin van Uchelen et Carmen Papalia dans un jardin botanique local pour toucher des fleurs dont les formes rappellent les trajectoires des feux d'artifice, les visiteurs rencontrent d'abord un tableau de fausses fleurs disposées dans des supports de l'industrie pyrotechnique et configurées comme un feu d'artifice à plusieurs niveaux. Une table présente des objets ménagers qui ont servi de références aux *ready-mades*, et la salle des médias diffuse des documentaires sur l'industrie pyrotechnique réalisés par des amis et des collègues du psychologue clinicien. Le clou de l'exposition est constitué de neuf panneaux acryliques tactiles, soigneusement gravés et lumineux, qui illuminent les trajectoires de sept obus différents. Les visiteurs sont invités à tracer leurs doigts à travers les gravures, tout en écoutant la voix de Collin van Uchelen décrire les effets pyrotechniques respectifs.

Les efforts de Collin Van Uchelen dans le cadre du projet *Fire Flower* permettent d'éduquer tous les publics sur les arts pyrotechniques et de partager sa joie pour les feux d'artifice, tout en alimentant sa quête permanente d'affiner les traductions de ces objets dynamiques.

L'exposition *Fire Flower* est à découvrir jusqu'au 11 décembre à la galerie Grunt.

Pour plus d'informations : www.grunt.ca

Suite « Fibonacci » de la page 1

notre environnement. La discipline de la botanique offre l'une des explications les plus complètes. Quentin Cronk, professeur de botanique à l'UBC, démystifie l'apparition de la suite dans les tournesols. « Les spirales qui présentent un schéma de Fibonacci, ou qui s'en rapprochent, permettent un empilement très efficace des graines dans la tête du tournesol. La nature sélectionne donc l'emballage le plus efficace et il y en résulte un nombre de Fibonacci », révèle-t-il.

Il explique également pourquoi un dérivé de la suite – appelé « angle d'or » (137,5 degrés) – se retrouve souvent dans l'arrangement du feuillage des plantes. « Chez de nombreuses plantes, les feuilles sont produites successivement avec un décalage de 137,5 degrés par rapport à la dernière feuille. Grâce à cet angle, aucune feuille n'est formée exactement sur une autre, ce qui permet d'éviter d'avoir trop d'ombre », dévoile Quentin Cronk rappelant ainsi la nécessité d'une bonne luminosité pour le déroulement de la photosynthèse.

Selon le professeur, il est toutefois nécessaire de relativiser. L'angle varie généralement entre 130 et 145 degrés. De plus, d'autres angles comme celui de Lucas (99,5 degrés) permettent une bonne luminosité du feuillage.

La Proportion Divine

L'architecture et les arts sont deux autres domaines où l'on retrouve souvent la suite. Elle s'y présente généralement sous une forme géométrique liée au nombre d'or (≈1,618). Pour retrouver ce nombre, aussi appelé Proportion Divine, il suffit de diviser chaque terme de la suite par celui qui le précède, explique Nicola Fameli. Les résultats obtenus se rapprocheront progressivement du nombre d'or.

« Certaines personnes ont analysé que dans La Joconde, le rapport entre son visage et son cou est un rectangle d'or. Dans une myriade d'exemples en architecture, vous trouvez que la proportion est un rectangle d'or. La façade de Notre-Dame à Paris a cette proportion. Pareille, pour le Panthéon en Grèce », souligne Nicola Fameli qui ajoute que, selon plusieurs experts, la pyramide de Khéops en Égypte présenterait également le nombre d'or.

Comment expliquer une telle présence de la suite dans l'architecture et les arts ? Le biophysicien ébauche une explication : « Lorsque nous créons une œuvre artistique, nous sommes largement inspirés par notre environnement. Si la nature est conçue pour suivre cette séquence, quelle qu'en soit la raison, nous sommes tenus de la copier et de l'intégrer dans notre produit », déclare-t-il.

Encore à découvrir

Malgré tout, la suite de Fibonacci continue à soulever des questions, et chaque année de nouvelles découvertes sont faites à son sujet. En 2008 par exemple, Veselin Jungic – professeur de mathématiques à l'Université de Simon Fraser (SFU) – avait découvert une connexion importante entre la suite et la théorie de Ramsey, un domaine d'étude en combinatoire.

« La suite de Fibonacci est l'un des schémas les plus intéressants en mathématiques. Elle est connue depuis très longtemps : Leonardo Pisano a vécu il y a des siècles. On pourrait donc penser qu'à l'heure actuelle les gens devraient tout savoir sur cette suite, mais c'est loin d'être le cas », s'enthousiasme le professeur.

Chou romanesco : Le nombre de spirales qui forment n'importe quel bourgeon du chou romanesco est un nombre de la suite de Fibonacci.

Il explique ainsi que l'Association Fibonacci, fondatrice de la revue *Fibonacci Quarterly* organise tous les deux ans des conférences où chercheur·euse·s du monde entier se réunissent pour parler de cette séquence. « La suite est un mystère, mais elle est aussi une source d'inspiration pour les universitaires de partout qui cherchent à trouver d'autres schémas mathématiques pouvant mener à d'autres découvertes », finit par conclure le professeur. De quoi voir les choux du supermarché d'un tout autre œil !

Pour plus d'informations visitez le : www.nationaldaycalendar.com/fibonacci-day-november-23